

## Nosographies fictives. Le récit de cas est-il un genre littéraire ?

**Bertrand Marquer**  
(Université de Strasbourg)

L'enjeu de cet article est double : cerner l'influence du récit de cas sur la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle afin de voir si l'on peut lui attribuer les caractéristiques d'un « genre » ; se demander, en retour, si les « observations » médicales, en particulier dans le cas de la psychiatrie, ne témoignent pas elles-mêmes d'une forme de *pratique littéraire*, qui serait le pendant de la pratique *de* la littérature par des médecins souvent lettrés, se plaisant à trouver dans des œuvres de fiction des modèles d'observation perspicace, ou dans la personnalité de leurs auteurs des cas cliniquement éloquents. Envisagé sous l'angle, formel, du récit de cas, ce croisement entre littérature et science devrait permettre d'interroger la porosité d'un « genre » compris comme une forme de discours à la fois spécifique et mixte : spécifique puisqu'elle relèverait d'une « convention pragmatique » (selon Antoine Compagnon<sup>1</sup>) et d'un acte rhétorique bien identifiable ; mixte, dans la mesure où les domaines l'actualisant sont *a priori* régis par des codes (voire des « cultures ») très dissemblables.

### Prolégomènes

Pour mieux cerner et évaluer le croisement dont il sera question, il faudrait sans doute y intégrer des modulations historiques, dans la mesure où « [l]a question du partage entre littérature et psychiatrie » se pose avec plus d'acuité au moment où l'aliénisme se construit en tant que spécialité et où, comme le montre Juan Rigoli, « c'est sur le terrain d'une compétence discursive que l'aliénisme et la littérature se mesurent » :

Distinguer ce qui leur est commun de ce qui doit demeurer l'exclusivité de l'une et de l'autre est une préoccupation constante – parfois ludique, mais fondamentalement sérieuse – à un âge de l'aliénisme où l'orientation psychologue, dominante jusqu'au tournant organiciste du milieu du siècle, semble autoriser et même susciter un lien étroit entre les deux domaines.<sup>2</sup>

Une fois, donc, les domaines de compétence mieux établis, le dialogue perdrait de son intérêt, les discours ne se croisant plus « sérieusement », si ce n'est sous la forme, polémique, du fer, à l'image de ce que fait Huysmans dans *Là-bas*<sup>3</sup>. De manière générale, le

---

<sup>1</sup> Cours sur « La notion de genre » (<http://www.fabula.org/compagnon/genre2.php>)

<sup>2</sup> Juan Rigoli, « L'aliénisme, entre science et récit (de Pinel à Balzac) », *Littérature*, n° 109, 1998, p. 3.

<sup>3</sup> Dans ce roman « satanique », Huysmans reprend l'armature nosographique de la Grande Hystérie de Charcot, pour qui les phénomènes de possession sont en réalité des symptômes hystériques. Cette « armature » y est néanmoins mise au service d'une interprétation *analogique* (« de l'âme en conflit avec le corps »), et non plus *analogue* au diagnostic clinique de la Salpêtrière (Joris-Karl Huysmans, *Là-bas* [1891], éd. établie par P. Cogny, Paris, Garnier-Flammarion, 1978, p. 152-153). Pour Huysmans, l'enjeu est de montrer que si la démoniaque est une hystérique, l'extraordinaire des phénomènes n'en demeure pas moins l'indice d'un surnaturel. Sur ce point,

triomphe du postulat organiciste au mitan du siècle ne laisserait qu'une alternative aux voies suivies par la littérature et la psychiatrie : être parallèles, dès lors qu'elles tracent le sillon de dogmes irréconciliables ; ou confondues, lorsque que la littérature se fait simple relais du discours clinique, en confirmant son optique herméneutique.

En déplaçant, néanmoins, la question du croisement de l'idéologique à l'esthétique, le « lien » tissé entre littérature et clinique peut très bien accuser une certaine constance : celle de l'usage de la forme du récit de cas, que la psychanalyse freudienne rapprochera du « roman », pressentant qu'elle puisse être le lieu d'une fiction heuristique<sup>1</sup>. Le sens de cette « fiction » est certes tout autre au XIX<sup>e</sup> siècle, et il ne s'agira bien évidemment pas de pratiquer une « médecine rétrospective » (É. Littré<sup>2</sup>) ayant la psychanalyse comme ligne directrice. Poser la question de la *fiction* du récit de cas, comme de la nosographie qu'il sollicite, ce sera avant tout essayer de dégager les caractéristiques d'un possible *genre*, pour ensuite éclairer les enjeux épistémologiques de sa « littéarité ».

### Comédie humaine et « musée pathologique vivant »

L'intérêt des hommes de lettres pour la forme du récit de cas a indéniablement pour origine le statut accordé à la médecine par les Idéologues<sup>3</sup>. Pierre-Jean-Georges Cabanis fait alors de sa discipline une « science de l'homme » capable d'opérer la synthèse entre la « philosophie qui remonte à la source des idées », et la « philosophie qui remonte à la source des passions »<sup>4</sup>. Le récit de cas peut dans ces conditions apparaître à l'écrivain comme un modèle de narration savante conciliant fond philosophique et forme clinique. Son « histoire » littéraire suivrait, *mutatis mutandis*, le même schéma que celui de la physiologie, que les années 1830 transforment en véritable « genre ».

Le récit de cas est pourtant d'emblée défini *contre* la littérature, en particulier dans le domaine des pathologies mentales. Lorsque Philippe Pinel fixe la méthode qui doit présider à l'élaboration de la nosographie, il entend en effet dissocier le récit clinique du « roman », et il met en garde contre la tentation du singulier inhérente aux « histoires particulières »<sup>5</sup> que constituent les observations de cas. La ligne de partage entre littérature et science recoupe alors, ainsi que Juan Rigoli le démontre, celle qui sépare « l'histoire »

---

voir Bertrand Marquer, « Le "pouvoir d'une description bien faite" : Charcot et Huysmans », *Romantisme*, n° 145, Paris, Armand Colin, octobre 2009, p. 137-148.

<sup>1</sup> « ...je m'étonne moi-même, écrit Freud, de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans [...]. Je me console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. » (Sigmund Freud, Josef Breuer, *Études sur l'hystérie* [1895], Paris, PUF, 2002, p. 127). Commentant ces propos, Gilles Bourlot rappelle cependant qu'« au moment même où Freud inventait le dispositif et la méthode psychanalytiques, il ne cessait d'interroger le statut épistémologique et psychique de la narration sur deux versants distincts : les récits du patient et les récits du psychanalyste ». Le récit de cas commence à apparaître à Freud comme une fiction conjointe (« La théorie freudienne du récit : la narration et ses enjeux spécifiques pour la psychanalyse », *Oxymoron*, n° 1, mis en ligne le 08 novembre 2010, URL : <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3141>)

<sup>2</sup> Voir « Un fragment de médecine rétrospective », *Philosophie positive*, Paris, 1869, n° 5, p. 103-120.

<sup>3</sup> Voir sur ce point Yves Citton, Lise Dumasy (éd.), *Le moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, ENS éditions, « La croisée des chemins », 2013.

<sup>4</sup> Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Du degré de certitude de la médecine*, Genève et Paris, éd. Champion-Slatkine et éd. de la Cité des sciences et de l'industrie, 1989, p. 9. Sur ce point, voir Mariana Saad, « La médecine constitutive de la nouvelle science de l'homme : Cabanis », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 13 mars 2013. URL : <http://ahrf.revues.org/144>

<sup>5</sup> Philippe Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie*, Paris, Richard, Caille et Ravier, 1801, p. XLII.

(naturelle, capable de remonter du particulier au général) de « l'historiette »<sup>1</sup> (cédant aux attraits du romanesque et de la fiction). Cette ligne semble néanmoins bien difficile à tenir : dans le *Traité* de Pinel lui-même, la narration cède à ce que Juan Rigoli nomme « une rhétorique du *fait curieux* »<sup>2</sup> garantissant l'impact du discours clinique et l'intérêt du cas à partir duquel l'aliéniste construit sa spécialité. Dès son acte de naissance, la nosographie se trouve donc, à l'image de Pinel « sans cesse tiraillé[e] par les exigences contradictoires de la science et du récit »<sup>3</sup>, traversée par une tension entre singularité (de la narration), et exemplarité (de la méthode).

Cette tension ne pouvait que fasciner une littérature soucieuse d'intégrer les nouveaux dispositifs de savoir mis en place par la médecine des Idéologues. La forme du récit de cas offre en effet au romancier le moyen d'actualiser un vocabulaire clinique, mais surtout de mettre en pratique le principe d'une narration singulière à partir d'une réserve de « patrons » descriptifs savants (les types pathologiques). De Balzac à Zola, l'irruption de la nosographie constitue ainsi un moment clé<sup>4</sup> : elle permet de convertir le portrait du personnage en récit de cas, en mettant en place une syntaxe narrative (symptômes, crises, rémissions, rechutes...) doublée d'une structure herméneutique (anamnèse ; diagnostic ; pronostic). Grâce à la nosographie, la description devient donc dynamique, car fondamentalement diégétique : le tableau clinique se fait *roman*, et inversement.

Cette imbrication du narratif et du descriptif est particulièrement présente dans le roman naturaliste, où la nosographie contribue au tempo narratif de récits rythmés par la crise, comme chez Zola (Tante Dide dans *La Fortune des Rougon* ; Jacques Lantier dans *La Bête humaine*), les Goncourt (la crise d'hystérie de *Germinie Lacerteux*), et surtout Huysmans qui, dans *En ménage*, conçoit la « crise juponnière »<sup>5</sup> de son personnage sur le modèle de la gestation morbide : après les « symptômes de la période aiguë » (conséquences immédiates du cocuage), viennent les « accidents secondaires »<sup>6</sup>, puis « tertiaires »<sup>7</sup> mimant d'autant plus ironiquement les différents stades de la syphilis qu'ils conduisent le héros à la compromission avec un corps potentiellement corrompu (Blanche, fille galante, comparée à un « cataplasme »<sup>8</sup>). La « *grammaire narrative implicite* »<sup>9</sup> du tableau clinique tend ainsi à recouvrir la structure du récit romanesque, en supplantant le ressort traditionnel de la péripétie. Le support de la tension dramatique s'en trouve renouvelé, puisque la nosographie devient, sous la forme du récit de cas littéraire, l'expression d'un destin romanesque. *Daniel Valgraive* (J.-H. Rosny) se contente ainsi de déployer un diagnostic fatal (« le monsieur qui vient de sortir n'a plus un an à vivre ! »<sup>10</sup>), et pousse jusqu'à l'épure le procédé utilisé par Zola dans le cycle des *Rougon-Macquart*, où l'arborescence pathologique d'une lésion originelle illustre les vertus romanesques d'une hérédité morbide déclinée en cas singuliers.

Cette poétique de la nosographie relève de l'évidence dans une littérature voulant substituer au mot « médecin » le mot « romancier »<sup>11</sup>. Elle ne lui est pourtant pas spécifique, la nosographie fournissant à la littérature une structure dramatique dès les années 1830. En

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>2</sup> Juan Rigoli, art. cit., p. 6.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>4</sup> Pour une étude systématique, voir en particulier Moïse Le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Paris, Librairie Maloine, 1959 ; Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991, 2 t.

<sup>5</sup> Joris-Karl Huysmans, *En ménage*, Paris, Charpentier, 1881, p. 132.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>9</sup> Algirdas Julien Greimas, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983, p. 154.

<sup>10</sup> *Daniel Valgraive*, Paris, Alphonse Lemerre, 1891, p. 6.

<sup>11</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental* Paris, Charpentier, 1880.

témoigne l'examen clinique de « la figure du vermicellier » pratiqué par Horace Bianchon dans *Le Père Goriot* :

- Qu'a-t-il ? demanda Rastignac.  
- À moins que je ne me trompe, il est flambé ! Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il me semble être sous le poids d'une apoplexie séreuse imminente. Quoique le bas de la figure soit assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front malgré lui, vois ! Puis les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sérum dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière fine ? Demain matin j'en saurai davantage.<sup>1</sup>

Promis à une belle fortune littéraire, le « regard pénétrant »<sup>2</sup> du clinicien raconte ici autant qu'il décrit, puisque ce qu'il nous amène à voir, c'est moins « le bas de la figure » ou « les traits supérieurs du visage » que ce qu'ils traduisent de l'histoire du personnage, sous la forme d'une étiologie (« quelque chose d'extraordinaire ») et d'un pronostic (la mort). Le drame miniature auquel la description clinique donne forme tend ainsi à faire du récit de cas un énoncé métadiscursif dévoilant, en même temps que le destin du personnage éponyme, le savoir et le savoir-faire gouvernant le récit dans son ensemble. Parce qu'il articule description et narration, sémiologie et herméneutique, le récit de cas procurerait à l'auteur de *La Comédie humaine* une *formule* romanesque, tout comme l'histoire naturelle a pu lui fournir un système<sup>3</sup>.

Chez Balzac comme chez Stendhal, le récit de cas donne en effet forme à un possible romanesque, que celui-ci participe d'une vraisemblance narrative, ou reste à l'état de potentialité. La « monomanie [...] tout à fait morale » d'Octave de Malivert diagnostiquée au début d'*Armance*<sup>4</sup> joue ainsi le même rôle que les « moments de folie » attribués à Julien Sorel à la fin du *Rouge et le Noir*<sup>5</sup> : participer des potentialités romanesques de personnages qui échappent à la catégorisation, mais qui jouent néanmoins constamment avec la grille des possibles<sup>6</sup>. Le récit de cas apparaît chez Stendhal tout à la fois comme une virtualité narrative *parmi d'autres*, et la formulation première d'une trame tragique (première car initiale dans *Armance*, et originelle dans *Le Rouge et le Noir*, qui reprend le « coup de folie » présent dans l'affaire Berthet). Le *Louis Lambert* de Balzac, dont la « forme inusitée »<sup>7</sup> doit beaucoup au récit de cas, suit le même schéma, bien que la potentialité clinique (la lecture aliéniste du « génie » de Lambert) soit davantage exploitée à des fins polémiques<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* [1835], dans *Œuvres illustrées de Balzac*, Marescq et Cie, 1851, p. 48.

<sup>2</sup> Sur la métaphore clinique du « regard pénétrant », voir Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 2001. Cette métaphore peut être considérée comme un véritable topos littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> La lettre que Balzac adresse à Jacques-Joseph Moreau de Tours pour le remercier de l'envoi de son ouvrage (*Du haschich et de l'aliénation mentale*, 1845) irait dans ce sens, puisque le romancier s'y présente comme un « compatriote » s'occupant, depuis « vingt-sept ans bientôt », de « ces matières dites physiologiques ». Voir sur ce point Bertrand Marquer (éd.), *Savants et écrivains : portraits croisés dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Arras, APU, « Artothèque », 2015, p. 415-419.

<sup>4</sup> Stendhal, *Armance* [1827], Paris, Gallimard, « Folio Classique », 1975, p. 70.

<sup>5</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir* [1831], Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000, p. 623.

<sup>6</sup> On sait par ailleurs l'impact de la lecture de Pinel sur le jeune Henri Beyle. Voir par exemple son *Journal* [28 janvier 1806], dans *Œuvres complètes* (Victor Del Litto, Ernest Abravanel éd.), vol. 29, Paris, Cercle du bibliophile, p. 134 : « les grandes passions ne peuvent se guérir que par les moyens qu'indique Ph. Pinel dans la *Manie* ».

<sup>7</sup> « Notice biographique sur Louis Lambert », *Louis Lambert*, éd. critique de M. Bouteron et J. Pommier, Paris, Corti, 1954, p. 7.

<sup>8</sup> Sur ce point, voir Juan Rigoli, *op. cit.*, qui analyse le texte de Balzac dans son chapitre sur les « dissidences littéraires ».

Qu'il prenne l'ampleur d'un roman ou demeure à l'état d'embryon narratif, le récit de cas permet donc de dramatiser un savoir (la nosographie), sans que cette dramatisation ne se réduise à la mise en scène de « l'existence pathétique » analysée par Jean-Louis Cabanès<sup>1</sup>. La « symptomatologie littéraire »<sup>2</sup> que mobilise le récit de cas tend d'ailleurs, au fil du siècle, à se constituer en un langage autonome, déconnecté d'une pragmatique centrée sur l'*ethos* (une narration savante) ou sur le *pathos* (un récit tragique). La « *Musa medicinalis* »<sup>3</sup> de la fin du siècle semble ainsi faire du récit de cas un genre à part entière, en consacrant sa dimension proprement esthétique. Dès 1881, avec *Benjamin Rozes*, Léon Hennique se contentait de retranscrire les mésaventures d'un bourgeois victime du ver solitaire, et expérimentait ainsi une « nouvelle naturaliste » (c'est le sous-titre) qui se tiendrait par la force interne du seul récit de cas. La trame morbide sur laquelle se construit la fiction décadente ne fait que confirmer la tendance, en faisant de l'épiphanie des symptômes une finalité esthétique, et du récit de cas une modalité privilégiée de la phénoménologie fin-de-siècle. La parodie n'est certes jamais loin, comme chez Huysmans (*À rebours* ; *À vau-l'eau*), ou Bonnetain (*Charlot s'amuse*, 1883), mais sa présence confirme en elle-même la parenté du « récit de cas » fin-de-siècle et de la « physiologie littéraire » des années 1830 : avec la parodie, les codes issus de la clinique achèvent leur *pas de côté* vers l'esthétique<sup>4</sup>. Durant la même période, le récit de cas impose son optique à la narration fantastique, au détriment de la fantaisie ou de la divagation romantiques. « Madame Hermet » illustre ainsi le « cas intéressant »<sup>5</sup> d'une forme de folie du remords, tandis que le docteur Marrande présente, dans « Le Horla » de 1886, le « cas le plus bizarre et le plus inquiétant [qu'il ait] jamais rencontré »<sup>6</sup>. Dédiée à Théodule Ribot, « La lampe » (G. Danville) expose de même un cas de « *vigilambulisme hystérique* »<sup>7</sup>, et « La dame aux clous » (Léo Trézenik) une « singulière névrose »<sup>8</sup> rapportée par un médecin ayant « passé sans broncher au travers de toutes les mystérieuses et poignantes misères psychologiques de la Salpêtrière »<sup>9</sup>. Le « musée pathologique vivant » que Charcot y percevait semble alors prendre les proportions de la société fin-de-siècle dans son ensemble, comme le laisse entendre la nouvelle « Lanterne magique » (J. Lorrain), où les cas à observer ne sont plus sur scène, mais dans le public :

Fouillez un peu du bout de la lorgnette le clair-obscur de ces baignoires : ces narines vibrantes, ces pâleurs de linge, ces prunelles hallucinées, ces mains exsangues, posées au rebord de velours rouge et tourmentant, nerveuses et fébriles, le flacon de sels ou l'éventail, ce sont les grandes dames mélomanes du monde... de la haute Banque et de la Sucrierie : toutes morphinées,

<sup>1</sup> Voir Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*, t. 2, cinquième partie.

<sup>2</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 225.

<sup>3</sup> Evanghélia Stead, « *Musa Medicinalis* : variations sur la médecine et les lettres au tournant du siècle dernier », *Romantisme*, 1996, n°94, p. 111-124.

<sup>4</sup> La parodie renvoie, selon l'étymologie, au fait de « chanter à côté ». Valérie Stiénon a montré que la parodie est au cœur de la « consécration à l'envers » opérée par les physiologies littéraires des années 1830. Voir sur ce point Valérie Stiénon, « La consécration à l'envers », *CONTEXTES* [En ligne], 7 | 2010. URL : <http://contextes.revues.org/4654> ; DOI : 10.4000/contextes.4654

<sup>5</sup> Guy de Maupassant, « Madame Hermet » [*Gil Blas*, 18 janvier 1887], *Le Horla et autres récits fantastiques*, éd. établie par M. Bury, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 2000, p. 251.

<sup>6</sup> « Le Horla » [*Gil Blas*, 26 octobre 1886], dans Nathalie Prince, *Petit musée des horreurs. Nouvelles fantastiques, cruelles et macabres*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2008, p. 368.

<sup>7</sup> Gaston Danville, « La lampe » [*Contes d'au-delà*, Mercure de France, 1893], dans Nathalie Prince, *op. cit.*, p. 277.

<sup>8</sup> Léo Trézenik, « La dame aux clous » [*Le Supplément. Grand Journal littéraire illustre*, 4 juillet 1896], dans Nathalie Prince, *op. cit.*, p. 462.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 459.

cautérisées, dosées, droguées de romans psychothérapeutiques et d'éther ; ce sont les possédées de la nouvelle et jeune aristocratie !<sup>1</sup>

Tour à tour fiction scientifique, parodie, ou nouvelle fantastique, le récit de cas achève, à la fin du siècle, sa mue en forme littéraire : en imposant l'optique clinique comme la seule modalité herméneutique possible, il finit par donner à la « comédie humaine » l'apparence d'un « musée pathologique vivant »<sup>2</sup>.

### Les « cliniciens ès lettres » : la littérature comme pathographie

L'autonomisation croissante du récit de cas littéraire va donc dans le sens de sa conversion en un genre régi par une poétique clinique, genre dont l'apogée se situerait pendant le moment « décadent »<sup>3</sup>. Pour autant, la *greffe* qu'il formalise ne témoigne pas, en elle-même, d'un véritable croisement entre littérature et science. L'appropriation esthétique de la forme clinique aurait même plutôt pour conséquence l'affirmation d'une divergence radicale quant aux enjeux poursuivis, puisque la mue littéraire du récit de cas met, à la fin du siècle, un terme à sa visée épistémologique : accessoire dans le récit décadent, où prime le déroulé narratif d'une maladie singulière, elle est, dans la nouvelle fantastique, avant tout présente parce que mise en échec, et finalement inopérante. À l'image de la physiologie, le récit de cas littéraire n'aurait par conséquent d'ambition scientifique que dans le nom – ou pour la forme.

La thèse de Victor Segalen sur « L'observation médicale chez les écrivains naturalistes » permet néanmoins de nuancer le propos<sup>4</sup>. Il y est certes question d'une littérature professant explicitement une ambition scientifique. Pourtant, à regarder de plus près les œuvres étudiées, le critère esthétique sollicité ne tient pas, ou témoigne du moins d'une perspective critique aujourd'hui périmée. Le Flaubert de *Salammbô*, le Maupassant du *Horla*, le Goncourt de *La Faustin* ou le Huysmans d'*À rebours* et de *Sainte Lydwine de Schiedam*<sup>5</sup> y côtoient en effet *L'Assommoir*, sans que « l'érudition médico-littéraire » de Zola ne fasse figure de parangon<sup>6</sup>. C'est, inversement, avant tout à « l'observation *ignorante* » qu'hommage est rendu, observation qui suppose « un certain degré de nescience de la part de l'auteur »<sup>7</sup>. En prenant comme exemple Shakespeare et son *Hamlet*, Segalen semble certes s'inscrire dans une longue tradition de critique médico-artistique consacrant le pouvoir visionnaire du

---

<sup>1</sup> Jean Lorrain, « Lanterne magique » [*Histoires de masques*, P. Ollendorf, 1900], dans Nathalie Prince, *op. cit.*, p. 1040. La nouvelle convoque par ailleurs un certain nombre de « cas » illustrés auparavant de manière monographique : « L'amant des poitrinaires » et son « cas d'amour bizarre », ou encore le « curieux cas d'étude pathologique » de « L'inconnue » (*Sonyeuse*, Bibliothèque Charpentier, 1891, dans Nathalie Prince, *op. cit.*, p. 654 et p. 166).

<sup>2</sup> Pour une analyse plus précise, voir Bertrand Marquer, *Naissance du fantastique clinique. La crise de l'analyse dans la littérature fin-de-siècle*, Paris, Hermann, « Savoir Lettres », 2014, p. 33-57.

<sup>3</sup> Voir sur ce point le « Liminaire » de Jean de Palacio au dossier « Nosographie et décadence » (*Romantisme*, n°4, 1996). Il y rappelle le rôle fondateur de Baudelaire, dont la « façon d'exclure la santé du champ de la Modernité » aurait « valeur de révolution » (*ibid.*, p. 3).

<sup>4</sup> Victor Segalen, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes* (thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue publiquement le 29 janvier 1902), Bordeaux, Imprimerie Y. Cadoret, 1902.

<sup>5</sup> Ces œuvres sont citées aux p. 39, 52, 18 et 39, 80.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 63 : « Nous voici de retour à l'œuvre de M. Zola, exemple-type d'érudition médico-littéraire, œuvre énorme en raison de l'énormité du procédé, œuvre lourde en raison du défaut d'assimilation de plusieurs de ses matériaux, œuvre imprudente, souvent, en raison des droits arrogés, mais œuvre superbe, de par sa sincérité. »

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 38 et 39.

dramaturge élisabéthain<sup>1</sup>. Il y ajoute néanmoins l'œuvre de Wagner et, surtout, *Germinie Lacerteux*, pour souligner la « précocité »<sup>2</sup> de l'observation effectuée par les frères Goncourt. La modalité de « l'observation ignorante » apparaît, dans ces conditions, comme la véritable spécificité épistémologique des « cliniciens ès lettres » dans leur ensemble, par-delà la diversité de leurs « modes d'investigation médicale »<sup>3</sup>. Par son intermédiaire, le récit de cas littéraire peut ainsi renouer – de manière oblique, en quelque sorte – avec sa fonction épistémologique. « L'observation ignorante » permet en outre de comprendre les analyses envisagées par Segalen dans une « étude primitive » jamais réalisée (mais mentionnée dans son « Avant-propos »), où aurait été manifestement centrale la dimension heuristique de la métaphore clinique comprise comme « procédé littéraire » : sa « brève *Esthétique des Idées-malades* » aurait en effet considéré les « névroses » comme « matériaux artistiques », « [e]t nullement », souligne-t-il en note, « dans leurs rapports avec la mentalité des auteurs »<sup>4</sup>. Il reste néanmoins une trace de ce projet dans l'analyse du « langage médico-littéraire » de Huysmans, dont « [l]'étude détaillée », précise l'auteur, « sera[it] plus à sa place dans [sa] prochaine étude »<sup>5</sup>. Segalen se contente dans ces pages de souligner « la note de pittoresque et de vérité historique qu'il [Huysmans] a su donner à chacune de ses métaphores médicales »<sup>6</sup>, comme pour souligner que la pathographie peut user de procédés exclusivement littéraires, sans être pour autant délirante. La distinction opérée, « pour éviter toute confusion », entre « l'observation ignorante » et « l'observation dite "subconsciente" » du Dr Chabaneix<sup>7</sup> est à cet égard significative : pour Segalen, « l'observation ignorante » permet une connaissance *dans* le texte, et non *sur* son auteur.

La pratique de la littérature dont témoignent de nombreux traités médicaux ne dit finalement pas autre chose, qu'ils prennent pour document le texte ou son auteur. Le récit de cas littéraire apparaît tantôt comme un modèle qui s'ignore (Brierre ou Biaute sur Shakespeare), tantôt comme une propédeutique :

Bien souvent, écrit Cesare Lombroso, je me suis demandé pourquoi l'anthropologie criminelle était plus avancée dans la littérature que dans la science.

Les grands maîtres russes, suédois et français du roman et du drame moderne y ont tous puisé leurs plus grandes inspirations, à commencer par Balzac dans *La dernière incarnation de Vautrin*, *Les paysans*, *Les parents pauvres*, puis avec Daudet, Zola, Dostoïewsky [*sic*] et Ibsen.

Daudet nous a peint dans *Jack* toute une tribu de ratés (mattoïdes criminels), et personne n'a trouvé à y redire, pas plus que personne ne conteste la vérité de la *Maison des morts* et de *Crime et Châtiment* de Dostoïewski ; de même il n'y a personne qui mette en doute les fous et les criminels que nous a peints si merveilleusement Shakespeare.

<sup>1</sup> Voir par exemple Alexandre Brierre de Boismont, qui se demande, en 1868, « [p]ar quelle voie mystérieuse ce grand homme [a] été conduit à parler de cette maladie, comme un véritable savant, décrivant admirablement les types et signalant une foule de particularités, qui ne peuvent avoir été recueillies que par un observateur d'élite » (« Physiologie. Études psychologiques sur les hommes célèbres. Shakespeare. Ses connaissances en aliénation mentale. Première partie. Hamlet, mélancolie simple, ennui de la vie et folie simulée », *Annales médico-psychologiques*, 1868, n° 12, p. 330) ; ou encore Alcée Biaute, qui place « [à] côté de ces grands médecins [que sont Pinel et Esquirol], [...] le grand poète Shakespeare » (*Étude médico-psychologique sur Shakespeare et ses œuvres, sur Hamlet en particulier*, Nantes, Vier, 1889, p. 4).

<sup>2</sup> Victor Segalen, *op. cit.*, p. 41.

<sup>3</sup> Voir la conclusion, p. 83 : « Les modes d'investigation médicale usités par les naturalistes sont au nombre de trois : a. *Observation objective*, b. *Observation subjective*, / Toutes deux directes, immédiates, véritablement documentaires. / c. *Documentation indirecte*, / Plus vaste, trop souvent compilation et démarquage. »

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 38 (note). Paul Chabaneix est l'auteur d'une thèse sur *l'Influence du subconscient dans les œuvres de l'esprit* (Bordeaux, 1897), publiée chez Baillière sous le titre *Le Subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains* (1897).

Bien plus, ses descriptions sont si exactes qu'elles peuvent compter comme pièces probantes, et donner une nouvelle confirmation des découvertes anthropologiques, justement parce qu'elles dérivent d'une source toute différente.<sup>1</sup>

On pourra bien sûr objecter que l'anthropologue italien, aux thèses déjà controversées, cherche dans la littérature l'appui qu'il ne trouve pas ailleurs, en considérant, comme Enrico Ferri après lui, que les récits de cas littéraires « sont pour la psycho-pathologie et pour l'anthropologie criminelle un moyen de propagande mille fois plus rapide que l'observation strictement érudite »<sup>2</sup>. L'éloge clinique du *document* littéraire est cependant loin d'être isolé, et semble être à la source de la vogue des « études médico-psychologiques » du tournant du siècle. « L'observation *ignorante* » y est même centrale, qu'il s'agisse de mettre en valeur le « Balzac, précurseur scientifique »<sup>3</sup>, ou « [c]e qui fait l'intérêt particulier, au point de vue psychiatrique, du théâtre d'Ibsen »<sup>4</sup>. À propos des « types pathologiques dans Balzac », et en particulier de celui qu'anticipe M. de Mortsaufr, Lucien Nass prend d'ailleurs soin de préciser

– et cette remarque n'est pas sans importance, – que [*Le Lys dans la vallée*], cet exquis poème en prose de l'amour chaste et passionné, fut écrit en 1835 ; c'est bien plus tard que les neurologistes fixèrent d'une façon définitive la nosologie de l'hystérie, de la neurasthénie, de la dégénérescence mentale, dont Balzac décrit une observation de réalité saisissante.<sup>5</sup>

« [A]cuité<sup>6</sup> » ou « précision de l'observation »<sup>7</sup>, « pénétration d'analyse »<sup>8</sup> ou « esprit d'analyse le plus fin et le plus subtil »<sup>9</sup>... : les qualités attribuées au récit de cas littéraire en font un modèle pour le clinicien, même s'il y manque, comme chez Balzac, la « discipline », les « méthodes qui permettent au savant de s'orienter dans une voie déterminée, d'établir un enchaînement serré de causes et d'effets, de collecter de nombreuses observations individuelles, afin d'en tirer une loi générale »<sup>10</sup>.

Le constat est identique lorsque « l'étude médico-psychologique » ne porte pas directement sur l'œuvre, mais sur son auteur. « Pour un psychologue et un médecin, note le docteur Gabriel Petit, l'œuvre de Poe est intéressante à un double point de vue : elle reflète absolument l'état mental du poète et elle présente des descriptions véritablement scientifiques des phénomènes morbides par celui-là même qui les a éprouvés »<sup>11</sup>. Ce qui est alors loué, c'est la « foule d'auto-observations parfaitement prises et rédigées sous une forme littéraire admirable » comme chez le « dégénéré supérieur » qu'est Musset<sup>12</sup>. Le récit de cas littéraire est alors « névrose disséquée », et si « [l]a psychiatrie n'a qu'à puiser » chez les « littérateurs », c'est que, « [r]ichement doués au point de vue de l'expression de leurs idées et

<sup>1</sup> Cesare Lombroso, *Les Applications de l'anthropologie criminelle*, Paris, Alcan, 1892, p. 163.

<sup>2</sup> Enrico Ferri, *Les Criminels dans l'art et la littérature*, Paris, Alcan, 1897, p. 96. Le criminologue prend pour exemple *Crime et châtiment* et *La Bête humaine*.

<sup>3</sup> Augustin Cabanès, *Balzac ignoré* [1899], Paris, Albin Michel, 1911, p. 203.

<sup>4</sup> Augustin Cabanès, « La psychiatrie dans le théâtre d'Ibsen », *Chronique médicale*, 1902, p. 181. On retrouve chez Ibsen « de véritables observations cliniques, prises avec un soin, un souci de l'exactitude qu'envieraient bien des professionnels » (*ibid.*). Le médecin rend ici compte de l'ouvrage de son confrère Robert Geyer, auteur d'une *Étude médico-psychologique sur le théâtre d'Ibsen* (1902).

<sup>5</sup> Lucien Nass, « Les types pathologiques dans Balzac, M. de Mortsaufr », *Chronique médicale*, 1902, p. 757.

<sup>6</sup> Augustin Cabanès, « La psychiatrie dans le théâtre d'Ibsen », *op. cit.*, p. 181.

<sup>7</sup> Lucien Nass, art. cit., p. 757.

<sup>8</sup> Augustin Cabanès, art. cit., p. 181.

<sup>9</sup> Lucien Nass, art. cit., p. 757.

<sup>10</sup> Augustin Cabanès, *Balzac ignoré*, éd. cit., p. 203.

<sup>11</sup> Gabriel Petit, *Étude médico-psychologique sur E. Poe*, thèse de médecine de Lyon, 1906, p. 78.

<sup>12</sup> Raoul Odinet, *Étude médico-psychologique sur Alfred de Musset*, thèse de médecine de Lyon, 1906, p. 464.



de leurs sentiments, [ceux-ci] manifestent leur moi d'une manière adéquate à leur pensée »<sup>1</sup>. Contrairement au sujet pathologique, l'œuvre littéraire *ne ment pas*, et semble en mesure de délivrer une vérité clinique avec plus de sécurité que l'observation médicale.

Aussi le rêve clinique d'un « traité de psychiatrie comme table de correspondance » entre art et science traverse-t-il le XIX<sup>e</sup> siècle, comme le rappelle Frédéric Gros<sup>2</sup> à partir du projet formulé par le docteur Henri Fauvel :

Il y aurait un beau livre à écrire, où la science serait éclairée par la littérature : je veux parler d'un traité pittoresque et saisissant de psychiatrie, où les exemples et les types seraient pris dans les chefs-d'œuvre de tous les âges et de tous les pays. C'est là une idée que je livre aux confrères en quête d'un sujet, une mine à exploiter, et je ne doute pas que quelque aliéniste qui aurait des lettres – et il s'en trouve, – et du loisir, n'en tire profit et gloire.<sup>3</sup>

Qu'il ait pour objet un personnage de fiction, ou retranscrive la psyché malade de l'auteur, le *cas* dont l'œuvre littéraire raconte l'histoire traduit donc la même acuité d'observation. Parce qu'il ne se cantonne pas à une fonction d'illustration, mais possède une dimension heuristique, le cas littéraire participerait alors du « modèle conceptuel » dégagé par Judith Schlanger<sup>4</sup> : à la fois instrument de vérification d'une théorie, et outil prospectif de redistribution et d'invention du savoir, le récit de cas littéraire constituerait bien une fiction épistémologique. Le pouvoir figuratif de la métaphore clinique n'y est plus au service d'une dérive de l'imagination, d'un récit déliré propre à la « dégénérescence » diagnostiquée par un Nordau : il devient le pivot d'une « observation *ignorante* » ayant vocation à se transformer en savoir conceptualisé.

En assumant la « confusion des espaces de la cure et de l'écriture »<sup>5</sup>, la psychanalyse formaliserait, dans cette perspective, ce que la clinique du XIX<sup>e</sup> siècle pressent : que le récit de cas est un genre de *fiction*, où la théorie passe par la narration, et le savoir par la « littérature ». Quoi qu'il en soit, si la médecine apparaît, au début du siècle, comme la « science de l'homme » par excellence, la littérature en demeure, tout au long du siècle, le principal *document*.

**Mots-clefs :** récit de cas, médecine, littérature, document, aliénisme, esthétique, politique.

**Bio-bibliographie :** Bertrand Marquer est maître de conférences en littérature française à l'Université de Strasbourg. Ses recherches portent sur les rapports entre discours littéraire et discours médical au XIX<sup>e</sup> siècle, et sur l'impact de ce croisement dans l'histoire des représentations. Il est l'auteur de deux monographies : *Les Romans de la Salpêtrière. Réception d'une scénographie clinique : Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle* (Droz, 2008) et *Naissance du fantastique clinique* (Hermann, 2014). Il a également dirigé, au sein du projet HC19, l'anthologie collective *Savants et écrivains : portraits croisés dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, (APU, « Artothèque », 2014).

<sup>1</sup> Paul Voivenel, *Littérature et folie. Étude anatomo-pathologique du génie littéraire*, Paris, Alcan, 1908, p. 17.

<sup>2</sup> Frédéric Gros, *Création et folie. Une histoire du jugement psychiatrique*, Paris, PUF, « Perspectives critiques », 1997, p. 61.

<sup>3</sup> Henri Fauvel, *La Chronique médicale : revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire et anecdotique*, 1904, n°11, p. 165-169.

<sup>4</sup> La typologie élaborée par J. Schlanger s'inscrit dans la lignée des travaux de R. Harré (*The Principles of Scientific Thinking*, Mac Milan 1970), et de M. Black (*Models and Metaphors*, Cornell Univ. Press, 1962). Le modèle formel recoupe le modèle propositionnel (Harré) ou mathématique (Black); le modèle conceptuel le modèle iconique et analogique (Harré) ou théorique (Black).

<sup>5</sup> Didier Drieu, « L'étude de cas », dans François Marty, Hélène Marie-Grimaldi, *L'aventure de la recherche en psychologie clinique et psychopathologique*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, « Psychanalyse et santé », 2004, p. 58.